

« Il existe  
un autre monde,  
mais il est  
dans celui-ci. »  
W. B. Yeats



# Le Club du Coquard du Mois



Je suis né avec de l'eau sur la tête.

Bon d'accord, ce n'est pas tout à fait vrai. En fait, je suis né avec trop de liquide céphalo-rachidien à l'intérieur du crâne. Mais « liquide céphalo-rachidien », c'est tout simplement le terme savant qu'emploient les médecins pour parler d'huile de cervelle. Et l'huile de cervelle fonctionne dans les lobes comme l'huile de moteur dans une voiture. Elle fait tourner l'ensemble rapidement et sans accroc. Mais moi, bizarre comme je suis, je suis né avec trop d'huile dans le crâne, elle est devenue pâteuse, vaseuse, gluante, et tout ce qu'elle a fait c'est embourber le mécanisme. Le moteur qui me permettait de penser, de respirer et de vivre a ralenti et s'est enlisé.

Mon cerveau se noyait dans l'huile.

Mais cela donne à toute l'histoire un petit air rigolo et farfelu, un peu comme si mon cerveau était une frite géante, donc il me semble plus sérieux, plus poétique et plus juste de dire : « Je suis né avec de l'eau sur la tête. »

Bon, d'accord, vous allez me dire que ce n'est pas très sérieux non plus comme manière d'en parler. C'est peut-être vrai que toute l'histoire est rigolote et farfelue.

Mais à votre avis, est-ce que ma mère, mon père, ma grande sœur, mes cousins, mes oncles et mes tantes ont trouvé ça drôle quand les médecins ont ouvert mon petit crâne et aspiré toute cette eau en trop avec un minuscule aspirateur ?

Je n'avais que six mois et normalement j'aurais dû y rester pendant l'opération. Et même si, d'une manière ou d'une autre, je survivais au mini-aspi, en principe mon cerveau devait être gravement endommagé par le processus, et moi, je devais rester un légume toute ma vie.

Visiblement j'ai survécu à l'opération, sinon je n'écrirais pas ceci. Mais j'ai toutes sortes de problèmes physiques qui résultent directement des dégâts dans mon cerveau.

Tout d'abord, je me suis retrouvé avec quarante-deux dents. Un être humain typique en a trente-deux, vu ? Moi, quarante-deux.

Dix de plus que d'habitude.

Dix de plus que la normale.

Dix dents au-delà de l'humain.

En poussant, mes dents ont pris tellement de place que je pouvais à peine fermer la bouche. Je suis allé au Service indien de la santé pour m'en faire arracher afin de pouvoir manger normalement, et non comme un vautour baveux. Mais le

Service indien de la santé ne remboursait les gros travaux dentaires qu'une fois par an, donc j'ai dû me faire arracher mes dix dents en trop *le même jour*.

Et en plus, notre dentiste blanc croyait que les Indiens sentaient deux fois moins la douleur que les Blancs, donc il nous donnait moitié moins de Novocaïne.

Un beau salopard, hein ?

Le Service indien de la santé remboursait aussi les lunettes une fois par an et ne proposait qu'un modèle : des grosses en plastique noir, moches comme tout.

Mon cerveau bousillé me rendait myope d'un œil et presbyte de l'autre, donc mes lunettes moches étaient tout de traviole, puisque j'avais les yeux de traviole.

J'ai des migraines parce que mes yeux sont carrément ennemis, vous voyez, comme s'ils avaient été mariés mais ne pouvaient plus se blairer.

Et j'ai commencé à porter des lunettes à trois ans, si bien que quand je me baladais sur la réserve, j'avais l'air d'un *pépé* indien de trois ans.

Ah oui, et aussi, j'étais maigre. Si je me mettais de profil, je *disparaissais*.

Mais mes mains et mes pieds étaient gigantesques. En CE2, je chaussais du 46 ! Avec mes grands pieds et mon corps de crayon, j'avais l'air d'un L majuscule quand je marchais dans la rue.

Et j'avais un crâne énorme.

C'était quelque chose à voir.

Ma tête était tellement grosse que des petits crânes indiens tournaient en orbite autour. Certains gamins m'appelaient Orbite. Et d'autres m'appelaient tout simplement Globe. Les

petites brutes m'attrapaient, me faisaient tourner sur moi-même et posaient le doigt sur mon crâne en disant : « Je veux aller là. »

Donc évidemment j'étais tout raté à l'extérieur, mais le pire c'est ce qui se passait à l'intérieur.

Tout d'abord, j'avais des convulsions. Au moins deux fois par semaine. Donc je m'abîmais régulièrement le cerveau. Mais le truc, c'est que si j'avais ces attaques, c'est parce que mon cerveau était déjà abîmé, si bien qu'à chaque crise je rouvrais les plaies.

Eh oui, chaque fois que je faisais une attaque, *je faisais des dégâts dans mes dégâts.*

Il y a sept ans que je n'ai pas fait de crise, mais d'après les médecins je suis *sujet à une activité convulsive.*

*Sujet à une activité convulsive.*

Ça roule sur la langue comme de la poésie, non ?

Je bégayais et je zozotais, aussi. Ou plutôt, devrais-je dire, je bé-bé-bé-bégayais et ze zozotais.

Vous allez me dire que ce n'est pas un danger mortel d'avoir des défauts de prononciation, mais je peux vous l'affirmer : il n'y a rien de plus périlleux que d'être un enfant qui bégaye et qui zozote.

À cinq ans, c'est mignon de zozoter et de bégayer. C'est vrai, quoi, c'est comme ça que la plupart des enfants acteurs sont devenus des stars.

Et il faut le dire, c'est encore plutôt mignon de bégayer et de zozoter à six ans, sept ans, huit ans, mais à neuf et dix ans, c'est terminé.

Après, bégayer et zozoter font de vous un gogol.

Et si vous avez quatorze ans, comme moi, et que vous zozotez et bégayez encore, vous devenez le plus grand gogol du monde.

Tout le monde sur la réserve me traite de gogol à peu près deux fois par jour. On me traite de gogol en me baissant mon froc, en m'enfonçant la tête dans les toilettes ou simplement en me tapant sur le crâne.

Je n'écris même pas cette histoire comme je parle, sinon je devrais la remplir de bégaiements et de zozotements, et vous vous demanderiez pourquoi vous lisez une histoire écrite par un gogol pareil.

Vous savez ce qui arrive aux gogols sur la réserve ?

On se fait tabasser.

Au moins une fois par mois.

Eh ouais, je fais partie du Club du Coquard du Mois.

Évidemment, j'ai envie de sortir. Tous les jeunes ont envie de sortir. Mais je suis plus en sécurité à la maison. Donc la plupart du temps je reste tout seul dans ma chambre, à lire et à dessiner.

Voici un dessin de moi :



Je dessine tout le temps.

Je fais des dessins de ma mère et de mon père ; de ma sœur et de ma grand-mère ; de mon meilleur ami, Rowdy ; et de tout le monde sur la réserve.

Je dessine parce que les mots sont trop imprévisibles.

Je dessine parce que les mots sont trop limités.

Que vous parliez et écriviez en anglais, en espagnol, en chinois ou en n'importe quelle langue, seul un certain pourcentage d'êtres humains vous comprendra.

Mais si vous faites un dessin, tout le monde peut le comprendre.

Si je dessine une fleur, tous les hommes, les femmes et les enfants du monde peuvent la regarder et dire : « C'est une fleur. »

Donc je dessine parce que je veux parler au monde. Et que je veux que le monde m'écoute.





Je me sens important quand j'ai un crayon en main. J'ai l'impression que quand je serai grand je serai peut-être quelqu'un d'important. Un artiste. Peut-être un artiste célèbre. Peut-être un artiste riche.

C'est le seul moyen que j'aie de devenir riche et célèbre.

Il suffit de regarder le monde. Presque toutes les personnes basanées qui sont riches et célèbres sont des artistes. Ce sont des chanteurs, des acteurs, des écrivains, des danseurs, des réalisateurs et des poètes.

Donc je dessine parce que je me dis que c'est sans doute ma seule chance réelle d'échapper à la réserve.

Je vois le monde comme une série de barrages rompus et d'inondations, et mes dessins comme de tout petits petits canots de sauvetage.